1

Le réveil sonne. *Je tombe. Je tombe. Je tombe.* J'ouvre les yeux. La chambre est dans l'obscurité. Hier soir, j'avais tiré les rideaux avant de me coucher. *Je tombe. Je tombe. Je tombe.* J'ai la désagréable impression d'une chute qui n'en finit pas. Le rêve ne me quitte pas. Je dois faire un effort pour en sortir. Je me redresse et me frotte les yeux avec les poings.

Le Post-it est collé sur la porte du frigo. Un mot de ma mère : *Le petit déjeuner est sur la table de la salle à manger. Bonne journée, mon chou.* En bas à gauche, elle a dessiné un petit cœur naïf.

Sur la table : une boîte de céréales au miel, une brique de lait UHT neuve, un pot de Nutella et du pain enveloppé dans un torchon propre.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac. L'horloge franc-comtoise égrène les secondes. Elle me fait penser à celle d'*Alice au pays des merveilles.* Je m'attends à chaque instant qu'elle s'anime et s'adresse à moi. C'est une amie.

Quand j'étais petite, j'aimais la remonter. Stopper le balancier dans sa course, grimper sur une chaise, tandis que les mains de mon père enserraient ma taille afin de me stabiliser. Je tournais la grosse clé et le poids s'élevait par à-coups.

Avec les dents, je déchire un coin de la brique de lait. J'en verse dans mon bol. Contrairement à papa, je préfère mettre les céréales après. J'aime les voir surnager. Et puis elles restent croquantes plus longtemps.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac. Je mange. Je mâche. J'avale. La veille, j'ai préparé mon sac à dos. Je l'ai posé dans l'entrée. Je mange. Je mâche. J'avale. Le lait est à température ambiante. C'est un peu écœurant.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac. J'ai fini. Je m'essuie la bouche avec ma serviette. Je la roule et l'enfile dans son rond. Nous avons chacun le nôtre. Un faon est pyrogravé sur le mien. Sur celui de maman, c'est un cheval. Mon père a droit à un chevreuil.

Je recule ma chaise. J'abandonne mes chaussons sous la table. Je les retrouverai à la même place en rentrant ce soir du collège.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac. Je jette un œil à l'horloge : sept heures vingt. Il est temps.

Je me lave les dents. Je crache dans le lavabo. Le dentifrice laisse une trace verdâtre et gluante. *« Lucie ! Pourquoi ne rinces-tu jamais le lavabo après t'être lavé les dents ? »* Je regarde la traînée, puis me regarde dans la glace. « Ta mère va encore être fâchée contre toi », dis-je à voix haute en souriant.

Je trouve que j'ai un beau sourire, même si je n'aime pas beaucoup mon corps.

Je change trop vite à mon goût. Mes hanches, mes seins, mes cuisses, mon visage sont autant de territoires mouvants dont les frontières ne sont plus clairement définies.

Maman m'assure que c'est hormonal. Le mot suffit à lui seul à me faire grimacer.

Je marche sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit. Je traverse le salon. Il fait noir. Je connais chaque meuble, chaque danger. Je ne bute pas et ne me prends pas les pieds dans le tapis.

Les ronflements de papa m'ont toujours rassurée.

Je devais avoir quatre ou cinq ans. Le dimanche matin, quand il dormait encore, je me collais contre sa poitrine.

J'écoutais son cœur battre. Son souffle chaud caressait ma nuque.

Je ne le vois pas, mais le devine allongé sur le canapé du salon. Avec l'âge, son ronflement est devenu plus rauque – un moteur un peu poussif, comme celui de notre vieille Renault.

« Il faut qu'on vende la voiture, avait-il dit à maman. On en rachètera une plus petite et d'occasion, comme ça, avec la différence d'argent, on pourra se payer des vacances cet été. » C'était il y a deux ans.

En passant près de papa, je m'arrête un court instant. Il a cessé de ronfler. L'apnée ne dure guère. Les grognements repartent de plus belle.

La couverture dont il s'est drapé dissimule son corps. L'obscurité finit de le dérober à ma vue. Mon père me fait penser à un gros chat domestique. L'envie soudaine de lui grattouiller le ventre me prend.

Je m'éloigne avant de mettre à exécution cette idée saugrenue.

Dans l'entrée, j'enfile mes chaussures avant de décrocher mon trousseau de clés pendu à une patère. J'attrape mon sac à dos et je sors.

Septembre, c'est encore un peu l'été. C'est agréable de partir au collège quand il fait déjà jour.

Les graviers crissent sous mes pas dans l'allée. J'ouvre le portail. Il grince. Je déteste ce bruit. Il grince à nouveau quand je le referme.

Dans un quart d'heure, je serai rendue au collège.

*
* *

– Ça y est. Je suis licencié. Fallait s'y attendre.

– Tu trouveras rapidement un nouveau travail, mon chéri. Avec ton niveau de compétences.

– Je sais pas. À quarante-cinq ans, ce n'est plus aussi simple. Et puis la crise…

– On a un peu d'argent de côté. On tiendra aussi longtemps qu'il le faudra.

– Oui… On n'a pas le choix.

J'étais cachée derrière une porte. J'avais tout entendu. Je n'avais rien compris. J'étais encore à l'école primaire.

*
* *

Nous montons les escaliers. Nous nous mettons en rang dans le couloir. Nous sommes vingt-neuf élèves de quatrième. La quatrième C. Je suis en compagnie de Sylvia. Je l'aime bien parce qu'elle est idiote. À côté d'elle, j'ai l'air d'un génie. Elle me met